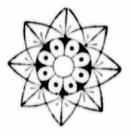
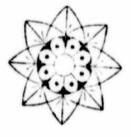




Première
ANNEE

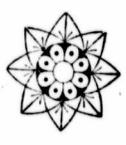


VOLUME
premier.



NUMERO

9



20
Avril
1898

LA FAMILLE CHRETIENNE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DE LECTURES CHRETIENNES,
PUBLIEE
avec l'autorisation
de Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa,

PAR L'IMPRIMERIE

JEANNE d'ARC à Masson,
Comté Labelle, Qué.

PRIX: \$1.00 par année.



En vente à l'imprimerie JEANNE d'ARC,
MASSON, COMTÉ LABELLE, P. Q.

Compositions musicales de Mr l'abbé

Auguste Thibault.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

Musique religieuse.

MONTREAL 2 OCTOBRE 1897.

MONSIEUR L'ABBE.

Je suis heureux de vous dire combien les cantiques de l'abbé Aug. Thibault sont beaux et empreints du cachet d'une grande piété. La mélodie en est harmonieuse et chantante, et l'accompagnement, sans être difficile, ne manque pas de richesse et de goût. C'est donc faire une œuvre excellente que de répandre ces cantiques, et c'est aider singulièrement la piété dans les âmes que de les faire chanter dans nos paroisses et nos pensionnats.

Votre respectueux serviteur en N.-S.,

H. L., Prêtre.

T'AIMER, C'EST LE CIEL! Duo à l'Eucharistie,40
DIVINE HOSTIE! Duo concertant à l'Eucharistie,40
JÉSUS EST PLUS DOUX ENCOR! Duo à l'Eucharistie,50
L'HOSTIE DE PAQUES! Solo et chœur à 3 voix,50
ACCLAMATIONS À MARIE, à 3 voix égales,40
GLOIRE À JOSEPH! à 3 voix égales,40
LE LIS DE St JOSEPH, Duetto,40

3 de ces morceaux, au choix, \$ 1.00

Les 7 morceaux ensemble, \$ 2.00

Musique récréative.

Pour Jeunes Gens

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine,65
LE PETIT POUCKET. Opérette en 2 actes,75



PLACE A DIEU!

La Famille Chretienne.

VOL. I. No. 9. — 20 AVRIL, 1898.

SOMMAIRE

Evangile du deuxieme Dimanche après Paques. — Un livre inconnu. — L'Eglise catholique et le progrès. (fin) — Prions. — Jupille. — Une société qui promet. — Nos défunts. — Réponse I. Errata. — Vie de Sainte Marguerite de Cortone.



EVANGILE DU DEUXIEME DIMANCHE APRES PAQUES.

✠ *Suite du saint Evangile selon saint Jean. — Ch. 10.*

En ce temps-là, Jésus dit aux pharisiens : Je suis le bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire et celui qui n'est point pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, ne voit pas plus tôt venir le loup, qu'il abandonne les brebis et s'enfuit, et le loup les ravit, et disperse le troupeau. Or le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se met point en peine des brebis. Pour moi, je suis le bon Pasteur ; je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît, et comme je connais mon Père ; et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie : il faut que je les amène aussi, elles écouteront ma voix ; et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un Pasteur.

LE BON PASTEUR

“ Je suis le bon Pasteur ” Notre bon Jésus nous a donné tant de preuves de son amour et rendu de si nombreux services que la Sainte Ecriture multiplie les noms qu'elle lui donne. Chacun de ces noms, en effet, représente un des bienfaits du Sauveur. Ainsi elle l'appelle “ Roi, ” parce qu'il nous gouverne par son Saint-Esprit. — “ Pontife, ” parce qu'il a apaisé, par le sacrifice de son corps, son Père irrité contre nous. — “ Maître, ” parce que dans l'Evangile il nous a transmis clairement les leçons de la Doctrine céleste — “ Source de vie, ” parce qu'il nous a rachetés de la mort en donnant sa vie pour nous. — “ Pain vivant, ” parce qu'il se donne à nous en nourriture dans la sainte Eucharistie. — “ Lumière du monde, ” parce qu'il nous a fait sortir des ténèbres et de l'ombre de la mort pour nous illuminer des splendeurs de l'Evangile, et nous conduire, pauvres aveugles, dans une voie que nous ignorions.

Tous ces noms et d'autres encore que lui donne la Sainte Ecriture n'expriment ni la crainte ni la terreur, mais plutôt l'amour et la tendresse.

Or il se donne lui-même aujourd'hui un nom nouveau celui de “ Bon Pasteur ” — et il se complaît par de nombreux détails à nous faire voir combien ce nom lui est approprié, et représente merveilleusement les multiples services qu'il nous a rendus et nous rend encore chaque jour.

C'est du reste sous ce nom de “ Pasteur ” qu'il avait été annoncé par les prophètes — Nous lisons en effet, cette prophétie d'Ezéchiel : “ Je susciterai sur elles un pasteur unique. David, mon serviteur ; lui-même aura soin de les paître et il leur tiendra lieu de pasteur. Et moi qui suis le Seigneur, je serai leur Dieu ; et mon serviteur David sera au milieu d'elles comme leur prince. ” — David était mort depuis longtemps lorsqu'Ezéchiel écrivait ces paroles qui doivent par conséquent s'entendre du Sauveur promis, fils de David, selon la chair. Isaïe le désigne sous le même nom : “ Il mènera ses troupeaux dans les pâturages comme un pasteur qui paît ses brebis ; il assemblera entre ses bras les agneaux et il les prendra dans son sein ; il conduira doucement les brebis pleines. ”

Savez-vous, chers lecteurs, ce que c'est qu'un pasteur, ou pour employer une expression plus moderne, un berger ? ... C'est un homme qui a la garde d'un nombreux troupeau de brebis, et qui les conduit aux pâturages. Les anciens peuples d'Orient étaient des peuples de pasteurs : ils cultivaient peu, mais élevaient d'immenses troupeaux qu'ils conduisaient d'une région à

une autre suivant les saisons et l'abondance de la nourriture. Au temps de Notre-Seigneur cette occupation était encore très générale. Aussi nous voyons que les Anges, annoncent d'abord aux bergers la naissance du Sauveur, et l'Évangile emploie fréquemment les expressions de pasteurs, de troupeaux, de pâturages, comme représentant les choses les plus familières aux Juifs.

Le devoir d'un berger est tout d'abord, de ne jamais abandonner son troupeau ni le jour ni la nuit, encore moins la nuit que le jour, les dangers étant plus nombreux de la part des animaux féroces. Il doit le conduire d'un lieu à un autre afin de varier la nourriture; sur des collines exposées au soleil pendant l'hiver, à l'ombrage des grands bois pendant l'été. A certaines heures il conduit ses brebis au bord d'un ruisseau pour les abreuver. Si quelque-une d'elles s'égaré, il la recherche aussitôt. Quant aux malades, il doit panser les unes, séparer les autres du troupeau par crainte de la contagion. En un mot, il doit veiller attentivement à tout ce qui concerne la santé et la sécurité de ses brebis, cherchant plus pour elles que pour lui le salut et le repos, afin qu'au moyen de ses travaux et de ses périls, elles puissent reposer tranquillement et en toute sûreté. Tandis que dans les autres professions il y a un temps pour le travail et un temps pour le repos, dans celle de pasteur c'est un travail et une vigilance sans trêve ni repos,

Cette description ne nous fait-elle pas voir combien le nom de Bon-Pasteur convient admirablement à notre divin Sauveur; lui qui s'est occupé de nos âmes, sans trêve ni repos, prêchant pendant le jour, priant pendant la nuit et maintenant encore intercédant sans cesse auprès de son Père pour nous et dirigeant par son Saint-Esprit l'Église entière et chacune de nos âmes, comme si elle était seule au monde.

Cependant, nous sommes obligés d'avouer que cette comparaison est encore bien imparfaite car le pasteur se nourrit de temps à autre de la chair de ses brebis, se revêt de leur dépouille; tandis que notre Bon-Pasteur nous nourrit lui-même de sa chair adorable, et s'il a revêtu un jour nos dépouilles, c'est-à-dire notre humanité, c'est afin de pouvoir nous revêtir de sa divinité comme d'un manteau royal.

Quel est le pasteur qui donne sa vie pour sauver ses brebis? si non le seul et unique Bon-Pasteur qui est mort sur la croix pour nous.

Lorsqu'un pasteur recherche une brebis égarée, le fait-il avec autant de patience, de dévouement, d'amour que notre Bon-Pasteur poursuivant de ses tendres reproches, de ses graves avertissements le pécheur insensible à sa voix? — Le pasteur qui a retrouvé sa brebis la porte-t-il sur ses épaules

avec une tendresse et tressaille-t-il d'une allégresse semblables à celles du Bon-Pasteur lorsqu'il ramène au bercail le pêcheur obstiné? . Voyez ce Bon-Pasteur parcourant les plaines arides, franchissant les obstacles, gravissant les montagnes, parcourant les sombres forêts. Epuisé, couvert de sueur, le visage inondé de larmes, les pieds et les mains déchirés par les pierres et les ronces, il appelle sa brebis égarée, il ne se reposera pas qu'il ne l'ait retrouvée. Enfin, il l'aperçoit sur le bord d'un précipice, embarrassée dans les épines le loup est là il va fondre sur elle ... les yeux pleins de haine et de convoitise la gueule ouverte ... le poil hérissé ... hélas ! encore un instant et la pauvre brebis sera perdue à tout jamais ! ... Le Bon-Pasteur fait un dernier effort, surmonte un dernier obstacle il est près de sa brebis chérie il la caresse il la dégage des épines qui la blesent. Le loup s'enfuit avec rage tandis que le Bon-Pasteur avec mille précautions presse sur son cœur la pauvre égarée, la place doucement sur ses épaules et plein de joie, oubliant ses propres blessures, ses sueurs, ses fatigues et ses larmes, il la ramène au bercail, et par des soins empressés la ramène à une santé parfaite.

Ah ! pêcheurs ! . . si ces lignes tombent sous les yeux de quelqu'un d'entre vous, cessez de fuir le Bon-Pasteur qui vous cherche depuis si longtemps cédez enfin à sa voix — ah quelles sont douces les larmes de repentir que verse la pauvre âme égarée lorsque Jésus, le Bon-Pasteur la presse avec amour sur son cœur.

J. M. Servulus, prêtre.

UN LIVRE INCONNU.

Trombe!... cyclone!!... tornada!!!... Depuis huit jours, la dévastation règne dans la boutique du fûtailleux Labedaine, le gros libraire de la place aux Oies... Lui-même a maigri de six livres!... Oui, Monsieur!... parfaitement, six livres et trois onces, à preuve qu'il a été obligé de se mettre des bretelles, rapport à sa culotte qui... enfin, suffit!

Partout ce sont des piles de bouquins qui s'entassent; une colonne d'almanachs du *Bavard* s'effondre au pied d'une tour Eiffel de *Cuisinières bourgeoises*; on trébuche dans des pyramides de calendriers à effeuiller; on pique une tête dans une dune de *Bibliothèques roses*; on se patafole sur des récifs verts, bleus, jaunes, qui sont les nouveautés de l'année.

— Pouvez pas faire attention, vous!... crie une voix de vieille poêle fêlée.

C'est Azémire, la longue et sèche épouse de Labedaine — telle une queue de billard mariée à un potiron de couche ; — devenue presque aphone à force d'invectiver les commis, elle tire de son gosier éraillé des rugissements de chat sauvage qui s'étrangle — Malheur à qui lui tombe sous la main !... Celui-là se souviendra du coup de feu des étrennes...

— Bonjour, mon brave Labedaine ...

— Serviteur, Monsieur le chanoine, vous désirez...

— Feuille de papier à lettres, en dentelles, avec une belle fleur, pour écrire à parrain ... répond une fillette de huit ans, qui s'est mis de l'encre jusque dans le cou.

— Monsieur ... il y a vingt minutes au moins que je vous ai demandé deux sous de plumes en ronde ..., réclame un saute-ruisseau pressé.

— Des images !...

— Des enveloppes !...

— Des crayons !... Un volume des DISCOURS PARLEMENTAIRES !... un porte-plume !...

— Voilà !... voilà !... voilà !... !...

— Madame désire ?...

Celle-là doit être une bonne cliente ; ça se voit à l'air approximativement aimable que s'est crue obligée de prendre la patronne, et à ses démonstrations empressées.

— Vraiment, Madame, je suis confuse... confuse absolument !... pas même une chaise à vous offrir... Labedaine, tu peux faire attention !... Enfin !...

— Ne vous tourmentez pas, ma bonne Madame Labedaine, répond obligeamment l'acheteuse ; c'est un petit malheur auprès de l'embarras où je me trouve...

— Vraiment.

— Oui... Imaginez-vous que j'ai une nièce de onze ans... une enfant charmante... et gâtée !... elle a six tantes et neuf oncles, sans compter les grands parents !... Aussi, depuis six semaines, je me torture la cervelle pour savoir quoi lui offrir... elle a de tout !... de tout !...

— Il faut lui envoyer une nouveauté ; nous avons les CONTES DE NICOLAS, les AVENTURES D'UN...

— Elle a tout cela !... elle a tout cela !... et puis, ma petite nièce est pieuse, très pieuse ; j'aimerais mieux lui envoyer quelque chose de sérieux...

- Une *Imitation* ?
- Elle en a déjà dix-neuf !
- Un *Combat spirituel*... des VISITES AU SAINT SACREMENT... les *Méditations* du P. Tournille, c'est tout récent, et c'est ce qui se fait de plus pieux en veau...
- Je suis sûre qu'elle doit déjà les avoir... Voyez-vous, je ne voudrais pas l'obliger à faire un échange ; le plaisir de la surprise, c'est tout !...
- Sans doute !
- Il faudrait quelque chose de très bon, de très bien choisi, que personne n'aurait encore songé à lui offrir...

Le cas était difficile... M^{me} Labedaine eut beau lever vers le plafond les boules de lotos qui lui servent d'yeux, elle ne trouva pas la solution du problème... Labedaine, appelé, arriva, empressé, puis tomba, lui aussi, dans un abîme de perplexité... ce qui permit à la patronne de dire à sa cliente, en haussant les épaules :

- Voyez-vous, Madame, du moment que je n'ai point trouvé...
- Comment donc faire?... répétait celle-ci d'un ton désolé.
- Si on écrivait à Paris?... proposa Labedaine.
- Mais c'est après demain le jour de l'an !...
- En envoyant une dépêche ?...
- Nous n'arriverions pas encore à temps...

Et un silence morne, un de ces silences implacables qui s'étendent sur une situation désespérée, comme une couche de neige épaisse et glacée sur un champ de bataille abandonné, commençait déjà à étreindre les âmes, quand Labedaine, timidement, proposa :

- Si j'allais consulter M. le chanoine Lebrichet !...

Le chanoine Lebrichet était le théologal du chapitre ; c'était un ancien archiprêtre de la collégiale Saint-Firmin, homme très réputé pour son savoir, la connaissance qu'il avait de son temps, et la netteté de ses décisions. Pour l'instant, il était plongé, avec un ravissement non dissimulé, dans l'examen d'un vieux cartulaire en latin qu'il venait de découvrir dans un coin de la boutique.

De loin, la cliente et la Labedaine suivaient anxieusement de l'œil le libraire qui lui exposait le cas.

— Pourvu qu'il sache!... soupirait la première.

— Dame! c'est notre dernière branche de salut!... déclara la seconde.

Enfin, on les vit tous deux quitter le fond du magasin, et à travers les caisses défoncées et débordantes, s'avancer doucement vers le comptoir:

— M. le chanoine Lebrichet dit qu'il va nous tirer d'affaire! s'écria Labedaine dès qu'il put dominer le bruit des coups de marteau.

— Et ce n'est pas difficile! ajouta le prêtre en souriant.

— Oh! Monsieur le chanoine, vous allez me sauver la vie!... Vraiment, vous connaissez un livre... un beau livre... très utile et très sérieux...

— Bien sûr que oui, Madame.

— ... Que ma nièce n'a certainement pas?

— Bien sûr que non, Madame.

— Le titre!...

— Oui!... oui!... le titre!... s'écrièrent simultanément Labedaine et sa femme.

Le chanoine parut un instant souligner l'embarras de ses interlocuteurs; puis, les regardant avec une malice un peu mordante, tempérée par un sourire compatissant, il dit simplement:

— L'Évangile!

JEAN DES TOURELLES.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE ET LE PROGRES.

PAR LE REVEREND PERE ALEXIS, CAPUCIN.

SUPERIORITE SOCIALE DU CATHOLICISME SUR LE PROTESTANTISME.

suite.

CINQUIÈME QUESTION.

Que penser de l'éducation américaine?

C'est la plus honteuse et la plus barbare des éducations.

Elle n'a pour objet qu'un grossier matérialisme; sous une forme piétiste d'origine protestante, elle sape les fondements de toute religion, et ne garde du christianisme qu'un vernis extérieur de tolérance et de philanthropie.

L'école publique américaine, en s'interdisant l'enseignement de toute foi religieuse, a fatalement abouti à l'ignorance et à l'indifférence en matière de religion. C'est d'elle que procèdent en droite ligne les trente millions de citoyens et de citoyennes qui, au dernier recensement, ont déclaré n'appartenir à aucun culte.

Mais laissons l'école proprement dite pour parler de l'éducation sociale

qui se donne partout, aussi bien dans la famille et dans le monde. Cette éducation éminemment *utilitaire*, pour me servir d'un mot à la mode. La fortune est le grand, le suprême but qu'elle propose à l'enfant, et son mode d'enseignement est fort suggestif.

Veut-on inculquer dans l'esprit de la jeunesse la notion de la valeur du temps? On ne pensera guère à lui rappeler le compte qu'il en faudra rendre à Dieu; on lui dira tout simplement que c'est la monnaie de la vie, et qu'il ne faut pas la gaspiller: *Time is money*, voilà l'aphorisme.

S'agit-il de lui donner des pensées sérieuses et de l'habituer à réfléchir? Au lieu de lui rappeler la grande affaire du salut, *l'unum necessarium* de l'Évangile, on lui proposera, comme fin de tout, la fortune: *to make money*, fin qu'il faut poursuivre à l'exclusion du sentiment: *business is business*.

Est-il question de juger ou d'apprécier le prochain? Au lieu de considérer sa valeur morale et l'élevation de son caractère, on trouvera plus juste et plus précis de l'estimer à sa valeur marchande, comme un ballot: Cet homme vaut vingt mille piastres. C'est d'après cette mesure que les jeunes filles apprécient leurs prétendants; elles ne les jugent pas, elles les jaugent.

Élevé dans une telle atmosphère utilitaire on comprend que le jeune Américain n'ait aucun goût pour l'idéal. Il dédaigne toutes les sciences spéculatives; il trouve la littérature et l'art, affaires de peu de rapport, aliments trop légers. S'il est bien doué intellectuellement, au lieu de pâlir sur les gros livres et d'étudier, il lira des articles de revue, des comptes-rendus sur les sujets les plus divers, pour être à même de parler superficiellement de tout, s'assimilant, tant bien que mal, une foule de notions. C'est ainsi qu'il deviendra un homme au courant des idées à la mode, a *well read man*; mais un penseur ou un savant! jamais!

Une telle éducation nous donne le secret du fort et du faible de l'esprit américain. Les *Yankees* sont merveilleusement pratiques et retors. Un de mes amis me disait naguère qu'il prenait trois ans à tout homme des *vieux pays* pour les connaître. Après ce laps de temps, déniaisé à ses dépens, l'é migrant pouvait se faire naturaliser et duper les autres à son tour.

Mais si l'Américain est un rusé compère, il est en même temps ignorant et grossier, étranger à tout ce qui plane au-dessus du terre-à-terre. Lui qui fouille avec tant d'apprêt les entrailles des montagnes, ne se soucie point de regarder au dedans de lui-même, et d'y explorer les régions inconnues de la philosophie.

Parlez-lui de piété, de vie religieuse, d'apostolat chez les sauvages, de

méditation, d'amour de la solitude et du silence, de mépris des richesses, du bien fait dans le secret, ou même tout simplement de la science et des pures jouissances de l'esprit, il vous regardera avec étonnement, vous prendra pour un fou, et vous répondra tranquillement : " I dont speak french. Vos manières de parler françaises n'ont pas de sens pour moi. "

Eh bien ! une telle éducation constitue un obstacle sérieux à tout progrès et témoigne d'une décadence marquée. Sans doute, on verra de temps en temps, (mais en combien petit nombre ?) des esprits d'élite escalader cette muraille de Chine de la vie pratique, pour s'élancer dans les vastes champs de la pensée, mais la nation, comment pourra-t-elle relever son niveau intellectuel ? La seule carrière libérale où il soit permis aux Américains d'exceller, c'est celle de l'art dentaire.

Si, du moins, à défaut du véritable progrès moral, l'éducation américaine parvenait à procurer au peuple une somme toujours croissante de bonheur, peut-être pourrait-on, à un certain point de vue, l'admirer.

Mais il n'en est rien L'heureuse situation matérielle dans laquelle se trouve actuellement le peuple américain provient de plusieurs causes, toutes étrangères à l'éducation qu'on lui donne. Citons en première ligne l'abondance des terres concédées à peu près gratuitement ; puis la liberté civile et la tolérance religieuse, attribuables, en partie à la constitution, en partie à l'émigration composée de tant de races diverses qui doivent nécessairement se supporter. Mais cet heureux état, loin d'aller s'améliorant, tend au contraire à changer pour le pire, sous l'influence du matérialisme dont l'éducation soi-disant pratique a saturé les couches sociales.

Deux classes nouvelles, inconnues jusqu'ici dans les Etats-Unis, et ennemies, commencent à se former : le prolétariat et l'aristocratie financière.

Dans tous les pays, nous le savons, on se plaint des monopoles de l'industrie qui ne sont, en réalité, autre chose que le vol organisé ; mais nulle part comme en Amérique ils n'étendent leur action et n'accaparent toutes les sources de la fortune publique. Tout y est matière à *combines* et à *syndicats* : chemins de fer, houille, pétrole, cuivre, acier, viande, sucre ... Le peuple y est exploité scientifiquement. Aussi les millionnaires y sont-ils plus riches, plus nombreux et plus insolents qu'ailleurs.

D'autre part, le peuple, qui ne trouve plus que difficilement des terres vacantes, commence à souffrir et à murmurer. Les idées de socialisme importées d'Allemagne ont trouvé là une terre bien préparée. Des sociétés secrètes nombreuses et puissantes ont été fondées ou surgissent chaque jour.

Tout le monde connaît ces grèves gigantesques de Pensylvanie qui ont effrayé le monde et que des miliciens, plus pratiques que scrupuleux, ont étouffées dans des flots de sang. Ce sang crie vengeance; et voilà comment dans ce pays le plus riche et le plus heureux du monde les haines sociales de l'Europe ont fait leur apparition.

D'ailleurs, la paix sociale n'a jamais été bien établie chez ce peuple que des utopistes ignorants ne cessent de vanter. Les charges de la magistrature y sont électives et la justice s'en ressent; aussi la foule a-t-elle souvent recours à la loi sauvage du lynch, dont le dernier mot est de tirer vengeance du crime, fut-ce aux dépens d'un innocent.

Pourtant, malgré cette répression sanguinaire, le nombre des assassinats monte sans cesse aux Etats-Unis, et prend les proportions d'une véritable guerre civile, dépassant en pertes de vie toute expédition coloniale désastreuse, comme celle de Madagascar.

Les chiffres suivants extraits de la Tribune de Chicago (Vérité, 12 févr. 1896.) sont plus éloquents que tous les discours.

Statistique des homicides aux Etats-Unis :

Année		Homicides
1886	...	1. 449
1893	...	6. 615
1894	...	9. 800
1895	...	10. 500

Voilà les résultats pratiques de l'éducation américaine.

Ces chiffres seront plus suggestifs encore si nous les comparons à ceux du pays le plus éprouvé en Europe par une éducation matérialiste, la France.

Homicides commis en France pendant l'année 1895, d'après l'officiel : 494. Soit un contre vingt-un; ou proportionnellement à la population : 38 millions en France, 66 millions aux Etats-Unis, un contre onze; un meurtrier catholique contre onze protestants.

Tels sont les faits, chers lecteurs. Maintenant j'ai confiance que vous ne rougirez plus de votre race ni de votre religion. Et si jamais quelque protestant s'avise de vanter encore devant vous sa prétendue supériorité, — vous n'aurez qu'à lui répondre par les chiffres, ci-dessus.

Fr. Alexis, capucin.

(fin)

PRIONS.

AFIN de former une véritable croisade de prières pour le succès de la lutte contre les mauvaises lectures, je célébrerai la sainte messe chaque Dimanche, à l'intention de tous ceux qui veulent bien s'unir à nous et réciter chaque jour un "Notre Père" et un "Je vous salue, Marie" dans ce but.

Cette promesse sera valide aussi longtemps qu'elle sera annoncée dans "La Famille Chrétienne."

A. L. Mangin, prêtre, directeur.

Jupille

Un homme payé pour garder, laver, brosser chaque jour sa propre statue, voilà une chose assez étonnante.

Le petit berger Jupille avait été mordu par un chien enragé. Il fut un des premiers patients auquel M. Pasteur appliqua son admirable méthode d'inoculation pour guérir de la rage.

La ville de Paris éleva au grand savant une statue de bronze qui le représente donnant ses soins au petit Jupille.

Cette statue fut placée à l'institut Pasteur dont Jupille, devenu homme, vient d'être nommé Portier-gardienn. Il est donc obligé de garder l'image de son bienfaiteur en même temps que la sienne, de les épousseter chaque jour et de les laver à l'occasion.

Nous avons tous à garder, épousseter et laver l'image de notre Bienfaiteur, et cette image qui est celle de Dieu, est plus que notre image à nous, puisque c'est notre âme. Nous sommes obligés de tenir cette image bien nette, de la garder de toute souillure et de la laver de temps à autre dans le sang de Jésus-Christ par le sacrement de pénitence. Otons-en souvent les poussières par des actes de contrition.

Une société qui promet.

(suite)



VOYONS, père Servulus, vous nous avez fait venir l'eau à la bouche avec votre belle société qui ne vaut pardon, qui ne coûte pas cher. Mais dites-nous d'abord ce que ces gens-là entendent par **savoir-vivre**. Nous autres **canayens** est-ce que nous ne savons pas vivre ?

— Je vous avoue que c'est un peu difficile de vous répondre, car les règles du savoir-vivre, selon cette société, changent suivant les personnes. Et puis, quand on leur dit que c'est ça, ils disent que ce n'est pas ça, et pourtant entre eux ils disent que c'est ça. Je vais essayer de vous donner des exemples.

Les Américains disent aux Espagnols : Renoncez à vos droits sur Cuba ou bien nous vous ferons la guerre. Les Espagnols résistent : ils manquent de savoir-vivre.

Un catholique à table avec des protestants ou des renégats qu'on appelle **suisses**, refuse de manger de la viande un vendredi : il manque de savoir-vivre.

Dans une assemblée un protestant dit aux catholiques : Vos prêtres sont des hommes comme les autres ; je ne fais pas plus de cas d'un prêtre que d'un autre citoyen. — Si, au lieu de baisser lâchement la tête, un catholique répond : Mr le protestant, vous ne savez pas ce que c'est qu'un prêtre, parce que vous n'en avez pas, vous autres. Mais nous, nous avons de vrais prêtres, nous les respectons, nous aimons à prendre leur avis et nous ne permettrons pas que vous parliez mal d'eux. Hé bien ! ce catholique manque de savoir-vivre.

Si un citoyen dit : J'entends que mes enfants soient élevés chrétiennement, dans une école catholique, par un maître catholique, avec des livres catholiques et que mes taxes scolaires aillent à mon école catholique : ce chrétien manque de savoir-vivre.

Un citoyen respectable se plaint de ce que certains journaux corrompent le bon goût et les bonnes mœurs de leurs lecteurs ; de ce qu'on laisse afficher et vendre des livres immoraux : ce citoyen manque de savoir-vivre.

Vous protestez et vous vous défendez lorsqu'on veut vous prendre votre bourse : vous manquez de savoir-vivre.

Le mouton qui bêle tristement lorsqu'on le conduit à la boucherie ; la poule qui piaille quand on la plume ; la colombe même qui gémit lorsqu'on l'étouffe manquent de savoir-vivre.

Au contraire, un catholique qui laisse attaquer sa religion, mépriser ses prêtres, tenir des propos inconvenants, sans dire un mot, celui-là a du savoir-vivre. S'il sourit lâchement il a encore plus de savoir-vivre, et enfin s'il **hurle avec les loups**, c'est le suprême degré du savoir-vivre.

Mais, mes chers amis, vous me regardez tout ébahis

— Vraiment, père Servulus, c'est bien drôle ce que vous dites là ... Ceux qui nous disent du mal de notre religion, de nos prêtres, ne manquent-ils pas de savoir-vivre ?

— Ils prétendent que non. Mais si vous blâmez le protestantisme qui est la religion de Jésus-Christ mutilée, défigurée, déchirée, méconnaissable souvent ; ou la franc-maçonnerie qui est la religion du diable ; alors ils crieront

au scandale ; ils diront que les catholiques sont intolérants, qu'ils n'ont pas de savoir-vivre.

— Mais alors ils ont deux poids, deux mesures ?

— Précisément, mon bon Baptiste, et il ne peut en être autrement, car là où n'est pas la vérité, la justice ne peut régner, puisqu'elle est basée sur la vérité. D'autre part, Notre Seigneur a dit : " Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. " C'est vrai pour une société comme pour un individu. L'expérience est là pour le prouver, car toutes les sociétés de bienfaisance ou de secours mutuels, ou de perfectionnement moral, qui ne sont pas foncièrement chrétiennes et catholiques, qui admettent toutes les croyances dans leur sein, finissent toujours par devenir hostiles à la religion catholique, et par s'affilier plus ou moins ouvertement aux sociétés secrètes mauvaises et haïneuses.

C'est ce que l'on devine déjà en lisant le programme de la **société Philanthropique** dont je vous entretiens.

Voyons d'abord le nom : **Société Philanthropique**. Le mot " philanthropique " ou " philanthrope " veut dire : " Qui aime les hommes. " Ceci ne nous apprend pas grand'chose, car le diable lui-même est philanthrope, mais à la façon du loup, de la panthère, du crocodile : quand ces animaux rencontrent un homme sur leur chemin, ils l'aiment tellement qu'ils le dévorent.

Le titre est donc déjà bien incertain, je devrais dire louché.

Maintenant, chers amis, je vais vous apprendre à lire

Mais, père Servulus, nous savons lire, puisque nous lisons " La Famille Chrétienne. "

Oui, mon bon Baptiste, pour lire „ La Famille Chrétienne, " il suffit d'avoir été un peu à l'école et d'avoir un bon cœur droit comme le vôtre. Mais pour lire les programmes des sociétés louches et les journaux sectaires, il faut plus que cela, il faut **s'emmalicer un petit brin**, il faut peser tous les mots, et chercher ce que ces gens là cachent sous leurs belles paroles. Il faut **découvrir le serpent venimeux qui rampe sous l'herbe** et se glisse sous les fleurs.

Vous saurez d'abord qu'à mesure qu'on s'éloigne de Jésus-Christ qui est la **Vérité**, on se rapproche du démon qui est le **père du mensonge**. L'enseignement qui s'éloigne de celui de Jésus-Christ, devient de plus en plus trouble, hésitant, trompeur, à mesure qu'il s'en éloigne, et il devient absolument faux, hypocrite et perfide chez les sectaires, tels que les francs-maçons, odd-fellows, etc.....

Ce monde là en vient à dire " blanc " quand il veut dire " noir. " Dans

leur bouche "liberté" veut dire "esquive" ou "désenroulage" suivant le cas. C'est un peu comme celui qui se balance sur le pied et qui dit :

Vous êtes bien aimable, Monsieur, de vouloir que je dorme. Faites donc attention, maladroit."

C'est pour cela qu'il est si difficile de lire les mauvais journaux ou même les journaux simplement mauvais, qui sont comme des serpents que vous ne voyez pas, et qui vous piquent si douloureusement même, que vous ne vous en apercevez pas. Ça n'empêche que leur venin est entré dans votre âme qui en devient malade et mourant. Mourir, c'est-à-dire perdre la Foi.

On voit souvent dans les pages des vaches laitières qui se laissent traire par des couleuvres ou des serpents. Elles ont qu'elles y prennent plaisir et qu'elles vont d'elles-mêmes, régulièrement, à la cachette du serpent. Mais elles ne rapportent plus rien à leur maître et finissent par dépérir et mourir. De même les chrétiens qui s'adonnent aux mauvaises lectures, ne font plus ou presque plus de bonnes œuvres, et laissent mourir leur âme lentement, mais sûrement.

(à suivre.)

J. M. Servulus, prêtre.

Prions pour nos défunts.

C'est un peu tardivement que nous recommandons aux prières de nos lecteurs deux de nos abonnés, prêtres, que Dieu a appelés à jouir de la récompense de leurs bonnes œuvres: le révérend J. Morin, décédé curé de St Jacques le mineur; et le révérend W. J. Holland, décédé à la Trappe d'Oka. Ils avaient été des premiers à encourager "La Famille Chrétienne" car l'un avait le reçu **No 3** l'autre **No 4**. Ils doivent se réjouir maintenant de l'encouragement qu'ils ont donné à notre modeste Revue.

Requiescant in pace.

REPONSE A LA QUESTION I.

(voir le numéro 7, page 104.)

Celui qui veut aller en Paradis par procureur, c'est celui qui, sous prétexte que des âmes pieuses prient pour lui, ne fait rien pour sortir du péché.

Pour se convertir il faut trois choses: la **grâce de Dieu**, le **temps et la volonté**. Les prières faites pour un pécheur lui obtiennent bien les deux premières; la troisième dépend du pécheur lui-même.

La prime a été gagnée par Melle Julie Lacombe de Masson.

Errata.

Numéro 8, page 124, ligne 26. Au lieu de "Américain," lisez "Arménien."

VIE DE SAINTE MARGUERITE DE CORTONE.

d'après le R. P. Léopold de Chérancé.

CHAPITRE TROISIÈME.

Le Drame de Petriignano — Conversion de Marguerite — La scène du figuier — 1273.



LN 1273, probablement dans les premiers mois de l'année, Guillaume d'Elpecora, le séducteur de Marguerite, était descendu avec celle-ci à la villa Palazzi dans le dessein d'y séjourner quelque temps. Ayant un différend à régler avec un des seigneurs voisins, il annonça qu'il allait visiter ses terres, et partit accompagné d'une levrette qui ne le quittait jamais. A peine venait-il d'entrer dans la forêt de Petriignano, qu'il fut assailli par des hommes armés qui lui plongèrent leurs poignards dans la poitrine et cachèrent son cadavre sous un amas de branchages.

Deux jours après, la levrette rentrait seule au logis. L'animal poussait des cris plaintifs, léchait la main de sa maîtresse, la tirait par la robe et semblait lui dire : Viens avec moi — Marguerite le suit sous l'impression de cruels pressentiments. Il la conduit dans la forêt de Petriignano, s'arrête sous un chêne, en face de branches récemment coupées, et redouble ses cris lugubres. Marguerite, pâle, tremblante, écarte les branchages et reconnaît le gentilhomme, poignarde par ses ennemis et déjà devenu la proie des vers. Ce spectacle, en lui découvrant les horreurs de la mort, la bouleverse et l'éclaire à la fois. Elle maudit la cruauté des meurtriers ; mais elle pense surtout à l'âme de son complice, à la rigueur du châtement dont elle est peut-être la cause, au néant de la vie, aux justes jugements de Dieu. Toute la foi de son enfance se réveille en ce moment, et devant ce cadavre, sous le poids d'une douleur augmentée par ses remords, elle prend la résolution d'expié ses désordres. Elle remonte pour un instant à Montepulciano, abandonne ses atours et ses trésors aux parents du défunt, et vêtue d'habits de deuil simples et grossiers, le visage défait, le cœur brisé, elle retourne avec le fils de son péché au pays natal.

Marguerite avait alors 26 ans — Elle en avait passé 9 hors de Laviano. Elle y rentrait pauvre comme elle en était partie, mais avec une de ces taches qui ne peuvent se laver que dans le sang de l'Homme-Dieu. Elle savait que le monde ne pardonne pas les scandales dont il est l'incessant provocateur, et qu'il rejette avec mépris ses victimes déshonorées comme l'océan rejette les épaves d'un navire après le naufrage. Elle le savait, mais

elle espérait trouver, du moins, sous le toit paternel, un abri respecté et des cœurs indulgents. Elle se jeta donc aux genoux de son père, et, sans compter avec les humiliations qu'exigeait un pareil aveu, elle mêla à ses larmes, à ses sanglots, le récit de son départ et de ses neuf années d'égaréments. Le père, attendri par la sincérité de son repentir, l'aurait favorablement accueillie, si son épouse n'était survenue pour l'en empêcher. Celle-ci, femme sans entrailles, marâtre implacable, protesta qu'elle quitterait la maison, le jour où cette fille de scandale y remettrait les pieds.

A ce mot, qui fut pour elle un coup de poignard, Marguerite sortit silencieuse, conduisant son fils par la main. Bannie de la chaumière où elle était née, abandonnée même par son père qui, dans ces conjonctures, manqua de fermeté, sans ressource, sans appui, livrée aux plus poignantes angoisses, elle s'assit sous le figuier du jardin et pleura. L'ange homicide, qui épie sans cesse l'occasion de perdre les âmes, profita de ce moment, pour essayer de retenir dans ses lacets, la proie qui lui échappait. "Retourne aux délices de la vie lui suggérait-il. Tu es belle ; les amants ne te manqueront pas, et en acceptant leur protection tu n'auras point de reproche à te faire, puisque tes parents te chassent de leur demeure."

La tentation provoque la lutte, et la lutte manifeste les grandes âmes. La fille de Tancrede, la chrétienne, se révèle tout d'un coup dans la violence du combat. "Non, non, Marguerite, répliqua-t-elle, avec les accents d'une sublime énergie, ne livre plus tes jours à l'ignominie et aux remords. Assez longtemps tu as déshonoré ton Créateur ; assez longtemps tu as fait la guerre à Celui qui t'a rachetée au prix de son sang : l'heure est venue d'expier tes crimes ; qu'importe la misère ? Mieux vaut mendier ton pain que de retourner au mal. Ton père de la terre t'a rejetée, ton père du ciel te recevra."

Sa résolution était prise, énergique, irrévocable. A peine l'a-t-elle formulée au plus intime de son cœur qu'elle entend distinctement cette parole intérieure : "Va à Cortone et mets-toi sous la direction des Frères-Mineurs." Nul doute, la voix qui a retenti dans les profondeurs de son âme vient d'en haut. Elle se lève, et sans considérer la longueur du chemin, les douze milles qu'il lui faut parcourir à pied, elle s'engage à l'instant même avec son fils, âgé de sept ou huit ans, dans la route montueuse qui mène à Cortone.

(à suivre.)

DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÊTRE,
A MASSON, COMTE LABELLE, QUE.

PAGES ET MENESTRELS. Opérette,90
L'ATELIER DE MAITRE ELOI. Opérette,75
LES VIEUX GROGNARDS. Opérette-bouffe,75

Pour Jeunes Filles.

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine,65
UN THE CHEZ MME GRISPOIL. Opérette-bouffe,65
BROUILLEES A MORT. Opérette-bouffe,75
LES FILLES D'HONNEUR DE MARIE STUARD AU LOUVRE. Opérette,75
LA VENGEANCE DE FEE ODETTE. Opérette-Féerie,75

OPUSCULES DE PROPAGANDE.

<i>La Voie Dououreuse.</i>	cha.	cent
<i>Le Prêtre.</i>	03	\$ 1.75
Salut, O Mère de Miséricorde.	"	"
Réparation.	"	"
Bouquets spirituels aux âmes du Purgatoire.	"	"
<i>La Sainte Messe.</i>	\$ 1.50
Souvenez-vous.	cent	mille
Un Vrai Trésor.	12	\$ 1.00
<i>Couronne d'Ave.</i>	"	"
Mystères du St Rosaire.	"	"
Petit Evangile du St Nom de Jésus.	"	"
<i>Brefs de St Antoine, sur papier.</i>	"	"
Litanies de la Résignation.	"	"
<i>Brefs de St Antoine, sur toile, doubles, avec le petit Evangile à l'intérieur.</i>	5 cents chacun	— \$ 3.00 le cent

Franco par la malle.

Les articles marqués en italique existent aussi en anglais.



La Famille Chrétienne

paraît chaque semaine \$ 1.00 par année, payable d'avance.

MASSON, CTÉ. LABELLE, P., Q.



Autres publications recommandées.

Le Messager Canadien du Sacré-Cœur de Jésus,

144 Rue Bleury, Montréal.

Le Petit Messager du T.-S. Sacrement, organe de la dévotion au T.-S. Sacrement. Une fois par mois — 50 centins par année.

320, AVENUE MONT-ROYAL, — MONTRÉAL.

Les Fleurs de la Charité, organe des intérêts du patronage. — Une fois par mois — 25 centins par année — A. NUNESVAIS, prêtre, directeur, 62, COTE D'ABRAHAM, QUÉBEC.

Petites Annales de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée. — Une fois par mois.

